

Marie Gispert
Marcelle
2 janvier 2020

À force on y croyait qu'elle avait vivre jusqu'à 100 ans. Et puis non, un mois avant ses 96 ans, son cœur s'est tout bêtement arrêté dans la nuit du 21 au 22 décembre. Marcelle. Ma dernière grand-mère, la mamie Marcelle de Milo, Marius, Nina et Mathilde et de tous les enfants de mes cousins.

Elle était née en janvier 1924 et elle portait pour moi le souvenir de ses parents, de mes arrière-grands-parents : son père Jacques Kayser, jeune turc radical, l'un des rédacteurs du serment du Front Populaire, journaliste qui avait rejoint la Grande Bretagne et couvert le débarquement en Normandie ; sa mère Jane, arrivée des États-Unis pour apprendre l'histoire de l'art et jamais repartie, ayant pris le maquis dans le Lot-et-Garonne. Ma grand-mère pendant ce temps devait vivre dans le Lot sous un faux nom, pour une histoire d'ancêtres juifs... (le capitaine Dreyfus, oncle de son père, avait marié ses parents). Tout cela, elle l'a raconté à Milo à l'été 2018 au Bugue.

Cette histoire qui s'écrit avec elle, elle l'a ensuite étudiée à La Sorbonne après avoir obtenu le baccalauréat pendant la guerre. Car elle n'a pas seulement été la fille de, ou la femme de, mais elle-même. Licenciée en histoire, elle devient institutrice rue Baudricourt, dans le 13^e arrondissement. Elle m'a raconté que le café où j'ai fêté mes 40 ans l'an dernier, avec mes amis, ma famille, et elle, était celui où elle déjeunait parfois avec son père en sortant de l'école où elle enseignait. Elle travaille ensuite au Centre national d'études et de formation pour l'adaptation scolaire de Beaumont-sur-Oise, s'intéressant à l'enseignement des enfants en difficultés intellectuelles. Une fois à la retraite, elle travaille à l'Asforel et le « Crac ça croque » des histoires de Laurence Lentin a accompagné mes enfants comme il m'a accompagnée. Elle était aussi, comme mon grand-père, qu'elle a épousé en 1947, comme mes autres grands-parents, militante communiste et a gardé ses convictions sociales et politiques, son ouverture d'esprit jusqu'à la fin, lisant encore quotidiennement *Le Monde* et *L'Humanité*. Je me souviens de ma grand-mère de Superbolquère, dans l'appartement dans les Pyrénées qu'elle louait tous les étés avec mon grand-père, de la grand-mère qui me faisait rimer rocher avec viande hachée parce que j'escaladais des rochèèèèè, de la grand-mère qui jouait avec moi au ping-pong des tables de multiplication. Je me souviens de la grand-mère qui venait nous chercher tous les jeudis à l'école avec un éclair au chocolat, des abonnements aux Belles histoires et à J'aime lire, dont les collections complètes m'impressionnaient toujours dans les bibliothèques de l'appartement de la rue de la Porte Brancion, dans le 15^e. L'appartement qu'elle avait dû quitter il y a quelques années pour s'installer dans le beau deux pièces d'une résidence pour personnes âgées. Milo les regarde encore dans sa maison de campagne du Bugue en Dordogne.

Je me souviens, surtout, de ces dix dernières années et de cette arrière-grand-mère si attentive à ses arrière-petits-enfants, si heureuse de les voir parler, s'amuser, vivre – même s'ils étaient un peu bruyants –, si prompte à jouer et partager avec eux. Cette arrière-grand-mère qui a appris à Milo à jouer au Scrabble, qui s'amusait avec lui à écrire des histoires à partir de mots imposés pour faire travailler sa mémoire, qui jouait aux petites voitures avec son « drôle de petit bonhomme » Marius, qui jouait avec lui aux dominos, qui avait eu tant de plaisir à recevoir à l'été 2018 Milo, Nina, Marius et Mathilde ensemble au Bugue. Cette arrière-grand-mère qui est restée d'une intelligence, d'une culture, d'un humour, d'un espièglerie et d'une vivacité d'esprit intenses jusqu'au bout. Hospitalisée quelques jours pour des problèmes respiratoires, un interne voulait s'assurer qu'elle n'était pas sénile : « Savez-vous où vous êtes madame ? » « Vous cherchez à savoir si je suis sénile ? » « Savez-vous où vous êtes madame ? » « Mais oui cher Monsieur, juste devant vous ». L'été dernier, pour ce qui a donc été son

dernier retour du Bugue, ma mère lui avait proposé de s'arrêter à Bordeaux chez Édith, sa belle-sœur, ou de s'arrêter à Marennes, chez une amie. Après un temps de réflexion, Marcelle lui avait dit : « Écoute j'ai bien réfléchi et ce n'est pas possible... faisons les deux ! ». Et elles l'avaient fait !

C'était ma grand-mère, celle qui, grâce à ma mère, était présente à tous les anniversaires parisiens, et encore à celui de Nina une semaine avant sa mort. Celle qui, comme cadeau pour ses 90, puis ses 95 ans, avait voulu réunir tous ses petits-enfants. Et nous nous étions alors retrouvés chez Jeanne : Antoine, Clément, Vincent, Jeanne, Paula et moi, réunion si rare et en même temps si naturelle. Grâce à elle. Cette grand-mère qui continuait à manger avec gourmandise les 15 sortes de chocolat qui trônaient dans son frigo du Bugue et les Bastogne qui pour tous ses arrières sont « ses » gâteaux, qui persistait à vouloir couper et arranger les fleurs des 15 bouquets qu'elle choisissait au marché du Bugue. Cette grand-mère plus sûre que le Bescherel et qu'on appelait encore pour valider des questions d'orthographe et de grammaire à 90 ans passés. Cette grand-mère qui m'avait écrit une carte à l'automne – une photo N&B de deux femmes de dos dans un maillot de bain des années 1920 entrant dans la mer. Une carte de son écriture toute tremblée après avoir lu ma préface au journal de l'artiste allemande Käthe Kollwitz et qui me parlait de la libération des femmes. Celle pour qui Milo et Marius avaient eu le temps, mi-décembre, de fabriquer et d'envoyer des cartes postales de Noël qui l'avait tant émue.

« Drôle de petite Marcelle » dirait Marius.